

## LES LÂCHETÉS D'UN NARRATEUR

*Les lèvres de l'homme gardent la forme de la dernière parole dite.*

Ossip Mandelstam



Aux abords de l'aube la fraîcheur saisit mon bras qui pend hors du lit.

(La main tenait le livre quand le sommeil m'a surpris.)

Quand j'ouvre les yeux la nuit s'est retirée sans faire de bruit. Quelque part des volets grincent.

(La rouille des gonds dans mes oreilles.)

Je contemple le jour levé sur la sérénité d'une fin d'automne clément. Le village tout entier se musse dans la torpeur surchauffée des foyers vaguement éclairés par les premiers tremblements des écrans de télévision. Le ciel épand sur les collines une lumière ocre et rose qui gagne le village, envahit lentement la place, vient frôler la façade de l'église, monte comme une crue à l'assaut des maisons. Les reflets qu'en diffusent les vitres de ma fenêtre déposent une farine de vieil or sur les boiseries, le lit défait, les livres éparpillés.

Je déguste le miel de ce petit matin avec un plaisir sans mélange car la journée s'annonce chargée.

À l'approche de l'hiver il faut faire rentrer du bois, faire ramoner le conduit de la cuisinière, faire livrer du fuel, nettoyer les brûleurs de la chaudière, mettre le vin en bouteille

(les rincer, les faire sécher, faire tremper les bouchons, tirer le vin, boucher les bouteilles).

Comme chaque jour dégager le tas de feuilles mortes qui s'accumulent dans la cour, recueillir le sang noir du sureau pour en faire de l'encre.

Le soir dans la maison les doubles rideaux sont tirés.

Une bouteille de Chablis.

Assis sur la vieille chaise percée devant la fenêtre qui donne sur la place, je me replonge dans le récit de Margarete Buber-Neumann

#### PRISONNIÈRE DE STALINE ET DE HITLER

Le vent énerve le feu dans la cheminée. Le vin tremble dans mon verre.

Autour de moi des ombres guettent.

Sous mes pieds bouillonnent les égouts.

Dans ma tête mijotent de tenaces fermentations, elles s'insinuent

*In a Silent way*

au cœur détruit de cette nuit du 27 au 28 avril 1937 à Moscou.

*“ Il est à peu près une heure du matin quand on frappe violemment à la porte de notre chambre. Je saute du lit, allume la lumière. Les coups se répètent à la porte*

*– Heinz, pour l'amour de Dieu, réveille-toi donc !*

*Il se retourne en souriant de l'autre côté.*

*J'ouvre la porte en tremblant. Trois agents de la NKVD en uniforme se tiennent dans l'encadrement de la porte.”*

La perquisition minutieuse et brutale tandis que son mari Heinz Neumann

un des dirigeants du parti communiste allemand ayant fui  
le nazisme  
se lève et s'habille

*“Heinz marche vers la porte, se retourne encore une fois, revient sur  
ses pas en courant et me donne un baiser :*

*– Pleure donc va, il y a bien de quoi pleurer !”*

le goût de ce baiser  
le son de cette voix  
la vibration désespérée des corps  
la branche brisée de ce dernier regard – comment s'en souvenir  
(*s'en souvenir concrètement ?*)

*“La chambre est vide, la lumière brûle. Tiroirs arrachés, partout  
des livres et des morceaux de papier”*

ça pèse sur le sternum  
ça entrave les épaules  
ça encombre la poitrine  
ça embarrasse la respiration  
ça enfle dans la gorge  
ça gagne la tête  
“ça” – quoi ?  
l'amorce d'un cri plein de larmes mais ni cri ni larmes  
seulement les mots  
ce sont eux qui devraient pleurer mais ils ne savent pas.

“Déportée en Sibérie”

ces trois mots suscitaient alors méfiance et suspicion, symptômes d'une sinistre maladie frappant un lointain membre de la famille

un mal honteux en somme

(contagieux peut-être: se tenir à distance).

Comme si la Sibérie de mes rêves prise dans les glaces de la réalité – en l'occurrence la prison des Boutirki à Moscou.

*(“ Si je pouvais terminer ce livre tout de suite, si on m'en donnait la liberté, si ça dépendait de moi je le terminerais, je déteste ce que je raconte.”)*

Au troisième verre de vin quelqu'un entre dans ma tête. Petit visage de reinette ridée. Voix grasseyante de fumeuse.

Ce visage.

Cette voix.

Non ce n'est pas Margarete.

C'est Mélinée.

Dans ma bouche le goût trop sucré de son thé, la douce friabilité de ses biscuits, la saveur familiale de ses feuilles de vigne joliment présentées dans les petites assiettes posées sur la dentelle du guéridon, entre le cendrier débordant de mégots et le magnétophone.

Les éditions du Parti m'ont confié la tâche de recueillir son témoignage, d'en faire un livre

“ MANOUCHIAN ”

Nègre de Mélinée.

Je lui rends visite dans son petit deux-pièces situé au premier étage du 30 rue Condorcet. Une fois par semaine, plusieurs mois

durant, je retrouve la menue vieille femme et ses yeux de buisson ardent. Sa voix brisée de pétuneuse compulsive. Son corps demeuré souple toujours vibrant d'un insatiable désir quand elle parle de son amour pour son Missak, de leurs étreintes incandescentes et d'un bonheur qui lui semblait alors

qui lui semble toujours  
merveilleusement déraisonnable.

Elle brûle chaque fois. Chaque fois sa chaleur me gagne.

Ce soir c'est le vin qui me réchauffe.

(Nous sommes en février, je vais manquer de bois.)

Son vin acheté chez l'Arménien de la rue Lamartine, son rire sonore de couloir désert, ses colères, son avortement provoqué "dans la Résistance il n'y avait pas de place pour un berceau" ses larmes lentes le long de ses profondes rides, son visage à demi camouflé derrière le brouillard bleu d'une énième cigarette dans sa gorge blessée les voix entremêlées de Manouchian d'Aragon

Ferré

*je te dis d'être heureuse et d'avoir un enfant*

sa voix tendre et mutine quand elle raconte une éphémère et romantique histoire d'amour vécue après la guerre en Arménie Soviétique

(d'où elle faillit ne pas pouvoir s'échapper)

"un amour sans espoir, mon cœur fêlé à tout jamais"  
ayant gardé de ces années passées là-bas des peurs qui me confondent

peur des vestes de cuir au coin de la rue

peur des voisins soupçonneux soupçonnés  
peur des micros  
et l'écœurement inapaisé face à la réalité d'un monde au nom  
duquel son bel amour avait subi torture et mort  
sa boulimie de liberté liquéfiant de rage le bleu pervenche  
de ses yeux quand elle prononce certains mots

*Communisme*

*Parti*

et que ses lèvres se mettent à trembler  
ses lèvres fines dessinées pour les baisers  
(si douces contre mes joues)  
ses lèvres soudain dures, un soir, qui m'ordonnent  
"Éteins ta machine"  
craignant sans doute de compromettre la sortie du livre  
"ils se sont comportés comme des salauds dans le camp de  
Drancy"  
un nom  
des initiales  
la description d'un personnage facilement reconnaissable  
sa voix de porcelaine fêlée  
"un haut responsable du Parti, ils ont vendu le groupe aux  
nazis, j'en ai la preuve"  
un autre soir  
(un vin plus capiteux que d'habitude)  
elle m'entraîne au cœur brûlant de ses secrets  
une histoire de rivalité au sein de l'organisation de la *M.O.I.*  
(la Main d'Œuvre Immigrée)  
allant jusqu'à mettre en cause la commanditaire de ce travail  
de nègre.

Moi plus du tout nègre pour le coup, redevenant militant, l'oreille dubitative, pris d'une pitié condescendante et bienveillante pour cette fragile petite bonne femme entraînée dans le vertigineux siphon de ses colères, confronté au syndrome de la "veuve-de-héros" incapable de dépasser l'horizon de son propre malheur, m'arrangeant vite de cette fable

(me rassurant ainsi)

bien qu'éprouvant une trouble perplexité devant l'insistance de ladite commanditaire qui m'enjoint régulièrement

(avec quelle insistance!)

de lui fournir toutes les bandes magnétiques

"Sans exception, nous allons les compter, les vérifier"

moi nègre obéissant, naïf ou convaincu

(naïf et convaincu)

de mon *innocente complicité*, me faisant un devoir chaque mois de tout livrer sans en garder copie, ni rien réécouter.

Est-ce le vin ou la fatigue, une nausée m'oblige à me lever du fauteuil. Posant mon verre je m'accroupis et ranime le feu dans la cheminée en écartant légèrement les deux grosses bûches afin que la flamme respire et renaisse dans l'espace ainsi dégagé.

À la prison des Boutirki

*"un jour l'ancienne députée communiste Roberta Gropper me demande Quand nous sortirons d'ici raconteras-tu aux ouvriers étrangers ce que tu as vu et vécu en Union soviétique? Comme je lui réponds que c'est notre devoir et que nous avons été assez longtemps, sans le savoir il est vrai, les instruments de la Guépéou, elle réplique d'une voix tremblante Pour*

*l'amour du ciel ne fais pas cela tu n'as pas le droit d'enlever aux ouvriers leurs illusions, leur dernier espoir"*

J'avance dans le livre comme un ivrogne met ses pas dans les pas de son ombre qui le précède. Deux années passées en Sibérie. Plus de sept cents jours chacun aussi interminable qu'une vie qui n'en finit pas de s'éteindre.

En février 1940 est signé le Pacte diabolique.

*"...nous nous extirpons du train et dégringolons les hautes marches et nous retrouvons sur la voie grelottants dans le vent glacé de l'hiver. Au loin nous apercevons une gare et nous déchiffrons la pancarte: Brest-Litovsk. Tous les visages sont également hagards et paralysés par la peur, nous regardons ce pont de chemin de fer qui marque la limite entre la Pologne occupée par les Allemands et la zone occupée par les Russes. Un soldat traverse lentement le pont en s'avançant vers nous. Je reconnais la casquette des S.S. L'officier de la N.K.V.D. et celui des S.S. se saluent. L'officier de la N.K.V.D. tire une liste de sa mince serviette de cuir clair, je n'entends pas les noms qu'il lit, à un moment quelconque je perçois "Buber-Neïman". De l'autre côté du pont une petite cabane de bois. Un S.S. son chien policier à ses côtés nous ouvre la porte. Je vois pour la première fois de près la casquette avec la tête de mort et les deux tibias croisés et dessous un vrai visage S.S. Asseyez-vous ! nous ordonne-t-il"*

La bouteille est vide.

Je repose le livre. J'en ouvre un autre

(Vassili Grossman encore !)

Un camp de concentration situé à quelques centaines de kilomètres de Stalingrad où la bataille incertaine fait rage.

L'officier supérieur gestapiste

Liss

à son prisonnier

Mostovskoï

bolchevique de la première heure

“ Vos prisonniers sont nos prisonniers... Les communistes allemands que nous avons incarcérés dans les camps l'ont été par vous aussi en 1937... Aujourd'hui on nous regarde avec horreur et on vous regarde avec amour et espoir mais, n'en doutez pas, ceux qui nous regardent avec horreur, vous regarderont, vous aussi, avec horreur ”

Où suis-je ?

Dans quel rêve ?

Dans quel rêve de rêve ?

*(“ Un rêve à l'intérieur d'un rêve est-il encore un rêve ? ”)*

Le feu s'est éteint dans la cheminée.

Pas la force de le ranimer.

Nazis et communistes ne pensaient pas pareil

(dit-on)

mais ils pensaient pareillement

au nom du mal

au nom du bien

du chaos primordial  
de la lutte finale  
un même goût du meurtre réunit les idées qui brûlent les  
corps, celles qui consomment les âmes.

*“ Et nous devenons gris, nous les derniers loups dont les cris  
Montent des ruines d’un système ”*

Peut-on ouvrir les yeux sur son propre regard ?  
(S’il s’agissait d’abord de balayer devant ses yeux.)

Margarete.

*“ Comment avons-nous pu pendant des années accepter tout cela sans  
examen ? Ce qui venait de Moscou était sacré, nous étouffions tous les  
doutes, car nous désirions d’abord conserver notre foi. Maintenant nous  
devons payer pour notre aveugle crédulité. ”*

Mais il est tard.  
Minuit passé.  
(Décidément bien tard.)  
Dormir.  
Sans avoir peur de ses rêves.